

EN PHRASES AVEC CELINE



UN MARIAGE LONDONIEN DE TROIS JOURS

Le 10 mai 1915, le maréchal des logis Destouches, jugé apte malgré sa blessure au bras rejoignait Londres : le 6 mai, il avait été détaché en qualité d'inspecteur auxiliaire au contrôle militaire du Consulat général de France, 2^e bureau, 51, Bedford Square. Le régime des passeports entre puissance alliées, renforcé à compter du 3 mars 1915 dans le cadre du contre-espionnage, exigeait désormais l'établissement d'une pièce annexe au passeport, un interrogatoire, les motivations de déplacement, des mentions multiples et l'apposition de deux photographies récentes timbrées avec un cachet sec. Dès mars 1915, débordée par les nouvelles réglementations, l'Ambassade réclamait du personnel et des locaux. Le travail était confié à un capitaine, un commissaire, un



Louis Destouches 1915

inspecteur de police et quatre agents, " de jeunes militaires, qui ont presque tous reçu des blessures et que l'on emploie à des fonctions toutes nouvelles pour eux ", dont Louis Destouches et Georges Geoffroy précédemment affecté à Folkestone.

La majorité des voyageurs du Royaume-Uni à destination de la France transitait par la capitale : chaque jour le bureau des passeports de Bedford Square était assailli depuis sept heures du matin, soit deux heures avant l'ouverture, par plus de 400 demandeurs de visas. Dans les trois mois suivants, pas moins de 24 000 voyageurs furent accueillis à raison de 300 personnes au maximum par jour.

Le capitaine Alfred Savy ne dirigea le service des passeports du Consulat que

durant cinq mois, d'avril à août 1915. Sous son autorité, les inspecteurs militaires parvinrent à identifier quatorze suspects porteurs de faux-passeports ou passeports volés. Affecté à la recherche des déserteurs et insoumis en janvier 1916, Savy se rendait fréquemment à Paris et fut chargé du service des valises diplomatiques pour la Hollande.



49-51 Bedford Square

Dans ce contexte particulier, Louis Destouches n'a probablement pas rempli les missions secrètes que lui et son ami Georges Geoffroy se sont attribuées dans des témoignages tardifs, tant en Hollande qu'auprès de Mata Hari au Savoy, où elle descendit pourtant comme l'a vérifié Frédéric Vitoux. Il est plus probable que le capitaine Savy ait été personnellement désigné pour ces missions délicates.

(La vie de Céline, Folio, p.156)

" Après notre travail, nous sortions dans Londres, assez souvent dans le quartier de Soho et, comme nous avons des appétits féminins, nous avons connu pas mal de filles, tant anglaises que françaises ou autres... "
(G. Geoffroy, Céline en Angleterre, L'Herne, p.201).



Avec la " batterie de cuisine "

Sorties au music-hall avec la " batterie de cuisine " pour droit d'entrée, rencontre d'Alice Delysia, d'Aimé Simon-Gérard au Palace, de femmes de théâtres, fascination pour les danseuses déjà, fréquentation des maquereaux français et de leurs protégées de Soho " toujours prêts à nous offrir à dîner " : on ne sait ce que ces souvenirs doivent au vécu ou à la lecture de Guignol's band, dont la lecture exigea de Céline plus qu'un effort de mémoire, un travail véritable d'information, tant auprès de Joseph Garcin que de Jean Cive, figure du Milieu français de Londres rencontrée par l'entremise d'Henri Mahé vingt ans plus tard.



L'Empire, théâtre, music-hall, Leicester Square

Les évocations du Leicester, de ses pensionnaires et de Cascade doivent sans doute beaucoup à l'expérience personnelle de Céline à Londres en 1915-1916. Sans doute a-t-il assisté à des soirées dans les music-halls autour de Leicester Square, dont les promenoirs comptaient parmi les hauts lieux de la prostitution londonienne : Peter Dunwoodie a clairement identifié un des modèles du chinois Sosthène dans l'illusionniste et magicien Chung-Ling-Soo, qui s'est produit sur la scène de L'Empire à cette époque.

(Colloque international de Londres, 1988, p.65).

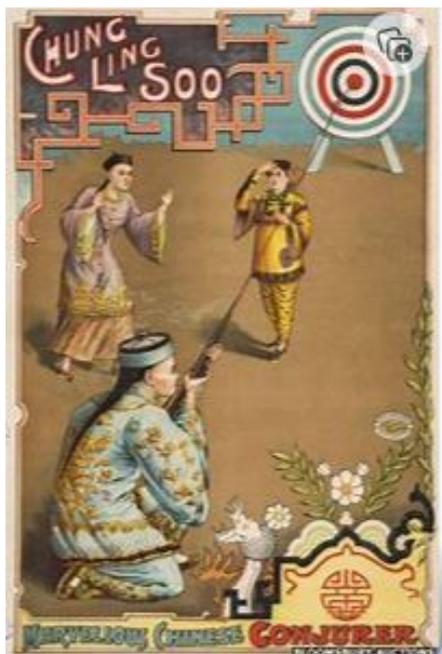
- " Gagner ma vie avec les Tarots un certain temps à Londres ! "
(Lettre à P. Marteau, 25 juin 1949).

- " En Angleterre, je m'occupais de la fabrication d'ailes d'avions " (Céline 1, p.172).
- " où j'ai appris si bien l'anglais ?... London Hospital Mickle End Road..." (Rigodon, Romans 2, p.897)...

DEBUTE ALORS LA PERIODE LA MOINS CONNUE DE LA VIE DE DESTOUCHES A LONDRES

- " J'avais tout pour être maquereau. Je refusais du monde à Londres. J'étais riche à 25 ans si j'avais voulu, et considéré - un monsieur aujourd'hui ". (Aveu à Albert Paraz, Henri Godard, Romans 3, p.978).
- " Ecoute Kiki !... Blessé en 14, je me suis retrouvé à Londres, 2ème Bureau... J'ai fait la connaissance d'une putain... Je l'ai épousée... Trois jours après je barrais en Afrique, pleine forêt vierge... Avis !... " (A Henri Mahé en 1932).

Après son départ du bureau des passeports, le jeune réformé quitta la chambre de Georges Geoffroy au 71, Gower Street pour un logement situé au 4, Leicester Street. Comment gagnait-il désormais sa subsistance, sans solde et sans pension ? A Paul Marteau il affirma qu'il avait gagné sa vie avec les Tarots.



Le magicien Chung Ling-Soo

L'Hypothèse d'une courte expérience en atelier d'usine pour la fabrication d'ailes d'avions en référence à la société de modèles réduits d'avions lancée en 1915 par ChungLing-Soo, n'est pas à exclure. Celui-ci, également ingénieur et homme d'affaires connu, avait son atelier situé à Barnes, dans le nord-est de la capitale ; ou plutôt à la Vickers-Armstrong Cie, maintes fois mentionnée par Céline dans *Guignol's band* - l'usine d'armement dont a été viré Borokrom - qui employait encore en août 1916 des médecins français réservistes pour les moteurs d'aéroplanes Gnome. Une autre piste serait l'emploi dans un hôpital de Londres où il aurait si bien appris l'anglais. Sans compter sur l'aide qu'Edouard Bénédictus et Léon Leyritz, témoins de son mariage, ont pu lui

apporter, tout comme d'autres contacts dans les milieux scientifiques mentionnés dans les lettres d'Afrique. Pourquoi n'aurait-il pas sollicité le soutien matériel et financier de ses parents, qui ne lui a jamais fait défaut avant la guerre comme en Afrique ? Une autre source de revenus, difficilement avouable, éclairant mystères, contradictions et brouillages des pistes ultérieurs, serait son implication directe dans le Milieu français de Soho. Henri Godard a retrouvé et signalé dans la correspondance de Céline maintes allusions indirectes à cette expérience.



Bénédictus l'inventeur du verre feuilleté

Dans quelles circonstances Louis a-t-il fait la connaissance de Suzanne Nebout ?

" L'une brune, et ces lèvres !... Marie-Louise ! souple et nerveuse, l'épaule, tout ! gitane presque... des hanches bouleversantes j'ose dire... Janine rousse... quand elles dansaient au Ciro's, elles valsaient ensemble, c'est simple les guéridons vogaient... les émotions des clubmen ! les verres tout éclats !... " (Féerie, Romans 4, p.76).

" Suzanne Nebout était plus ou moins danseuse et entraînée. Elle était française et avait une sœur. Ce mariage devait leur être utile pour pouvoir rester en Angleterre, pour des questions de papiers d'identité. Toutes les deux étaient gentilles avec Louis. Il aurait bien épousé les deux, il était amoureux des deux sœurs ! Elles s'étaient occupées de lui, il vivait dans leur milieu de maquereaux, etc. Elles le couvraient d'argent. Elles voulaient lui payer ses études, elles voulaient le garder. " Tu feras tout ce que tu voudras, tu n'auras rien à faire qu'à étudier. " Mais c'était absolument contraire à son tempérament "

(F. Vitoux, *La vie de Céline, Folio, p.162, confidences de Marguerite Destouches à Lucette*).



Bar de Soho

Lors d'une de ses sorties dans les bars louches de Soho, où elle dansait pour un public masculin avide de plaisirs comme le suggère ce passage de *Féerie* ? Céline a d'ailleurs transposé dans les romans certains faits ayant trait à cette rencontre : dans le prologue de *Mort à crédit*, les deux filles de la Vitruve, Angèle et Sophie, avaient vécu à Londres ; Bardamu rencontre une putain généreuse, qui lui propose " une pension budgétaire qu'elle voulait [lui]

constituer " : Molly de Voyage au bout de la nuit... (*Romans 1, p.230*).

Aucun indice à ce jour ne permet d'identifier le nom du bar fréquenté par les sœurs Nebout : mais il y a fort à parier que le *Ciro's* avait pignon sur rue aux environs d'Oxford Street : Suzanne Nebout " célibataire " y était domiciliée en Janvier 1916 au n° 475...

Quant à l'énigme de leurs prénoms, comme le suggère une lettre adressée du Danemark à Georges Geoffroy datée du 27 octobre 1947, Janine et Marie-Louise n'étaient rien de moins que les surnoms d'usage des deux danseuses : " Tu sais que j'ai rencontré il y a quelques années Marie-Louise la soeur de Janine à Montmartre. " (*Romans 3, p.978*). En effet, Janine Nevers et Marie-Louise Tardy, de leurs vrais noms

Suzanne Germaine et Henriette Anne Nebout ont laissé des traces dans les archives britanniques et françaises...

Fille cadette d'un employé et d'une blanchisseuse, Suzanne Germaine Nebout vit le jour le 4 décembre 1891 au 56 rue de Javel dans le quinzième arrondissement de Paris. Son père, Henri Etienne Nebout, natif de Bourges, était garçon de magasin. Il avait épousé Pauline Victorine Lacroix, repasseuse, avec laquelle il vivait en concubinage au 58 rue des Cévennes, sous le toit de sa belle-mère. Naquirent successivement le 14 janvier

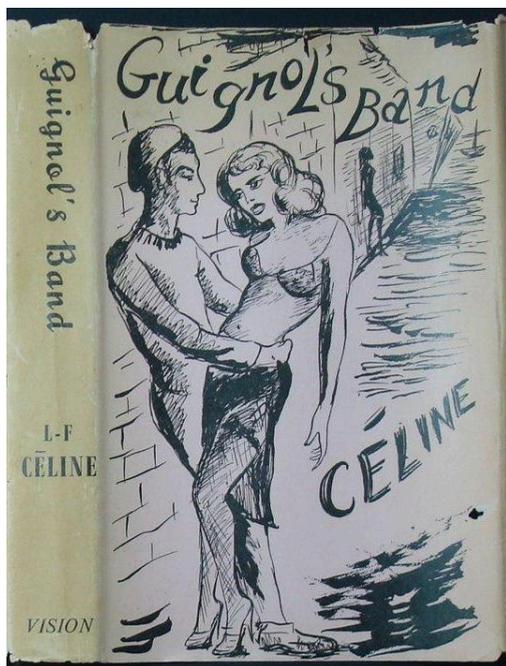


Suzanne et Henriette

1889 leur aînée, Henriette Anne, puis Louis Charles Nebout le 12 février 1890. En quelques années une série de deuils bouleversa le foyer : Suzanne naquit peu après la disparition de son grand-père; son petit frère mourut en bas-âge ; elle n'avait pas quatre ans lorsqu'elle perdit sa mère âgée de vingt-neuf ans. Son père se remaria le 17 juillet 1898 avec Marie Bidaut, 31 ans, sans profession. Suzanne et Henriette, âgées de six et neuf ans, ont sans doute suivi leur père et cette nouvelle belle-mère 9, rue aux Ours ou 85 rue Lecourbe où ils étaient respectivement domiciliés. A partir de cette date nous ignorons ce qu'il advint de leur père. Sans soutien familial à Paris, Henriette Nebout s'expatria pour gagner Londres en 1911, à l'âge de 22 ans. Suzanne Nebout mit au monde en 1913 à l'âge de 19 ans une enfant naturelle, Michelle, et à l'approche de la guerre partit rejoindre Henriette à Londres.

19 janvier 1916, célébration du mariage.

Un an et demi à peine après son débarquement en Angleterre, se fit la rencontre de Suzanne et de Louis Destouches et leur mariage célébré le 19 janvier 1916 devant l'officier du Register Office du district de Saint-Martin. Elle, se dit célibataire, 24 ans, domiciliée 475, Oxford Street à Londres et fille d'un fonctionnaire français, Henri Etienne Nebout, décédé. Lui, il a 21 ans, se dit lieutenant du 12^e cuirassier, célibataire, fils de Ferdinand Auguste des Touches, secrétaire de direction d'une compagnie d'assurance, demeure à Soho, 4 Leicester Street, et signe Louis Ferdinand des Touches. Ce mariage civil est enregistré sous le n° 200, en présence des témoins Carolina Ode et Edouard Bénédictus, et sans doute d'autres amis et connaissances comme Léon Leyritz.



Motivé par les tracasseries de l'administration britannique, comme semble l'avoir suggéré Céline à Mme Destouches, ou leur permettre d'établir l'identité et la domiciliation de Suzanne et Louis ? Valable selon la loi britannique, cet acte de mariage n'a pas été communiqué à l'officier consulaire français, d'où une suspicion de nullité du point de vue de la loi française, ce qui semble, par la suite, avoir bien arrangé les choses... Informé plus tard par Fernand Destouches des frasques de Louis, le docteur Follet aurait prit la peine de vérifier à Londres que son gendre n'était pas déjà marié au regard de la loi française (*Céline 1*, p.222).

F. Vitoux rappelle justement que pour la loi anglaise, en 1919 Céline était tout simplement bigame (*La vie de Céline*, p.162).

Pourquoi l'a-t-il quittée 3 jours après ?

La rupture qui suit de près le mariage est tout aussi délicate à interpréter que ses motivations. Les faits sont bien établis par le témoignage de Henriette Nebout consigné en 1923 dans les archives britanniques : Louis Destouches quitta Suzanne Nebout après quelques jours de vie commune, trois jours seulement si on croit la confidence à Henri Mahé citée plus haut.

- Faut-il retenir la thèse de l'implication dans un trafic de drogue ou de contrebande, le réformé définitif n° 2 Destouches était-il " en délicatesse avec les gens du Consulat " et la police comme le suggère la lecture de *Guignol's band* ? (*Romans 3*, p.103).
 - Depuis le début de 1916, l'opinion et les journaux anglais s'attaquaient aux " déserteurs français d'âge militaire habitant l'Angleterre et les accusaient de voler le travail des anglais " : des pressions exercées pour précipiter son départ ?

- Son mariage avec une " fille " établie depuis près de deux ans dans le Milieu lui a peut-être valu des menaces de la part de l'ancien protecteur de la " brune " Suzanne, ce colonel anglais qui l'aurait entretenue " en dehors de toute relation de parenté ", d'après le témoignage tardif de Georges Geoffroy. (Cité par Henri Godard, publié par Minute le 20 mars 1964 (*Romans 3*, p.979).
 (Ce colonel a pu inspirer le personnage de l'oncle de Virginie, le colonel J.F.C. O'Collogham dans *Guignol's band*.)



Le colonel J.F.C. O'Collogham

" Je les avais quittées Leicester Square... abandonnées sa sœur et elle... Je vois encore l'arbre, le banc, les fleurs... les piafs... les myosotis, les géraniums... c'est en plein Londres vous connaissez ?... en détresse là, orphelines d'homme... " (*Féerie pour une autre fois 1*, *Romans 4*, p.76).

Quatre mois après, départ pour Douala

Le 10 mai 1916, quatre mois à peine après son mariage, Louis Destouches embarquait à Liverpool sur le R.M.S. Accra en partance pour Douala, Cameroun. D'après Henriette Nebout, Suzanne, qui avait eu connaissance du départ de son époux pour le " Congo [...] n'entendit plus jamais parler de lui ". Etait-ce uniquement dans l'intention d'obtenir de ses nouvelles qu'elle se rendit à Paris, rue Marsollier, fixer " ses très beaux et grands yeux noirs " sur ses beaux-parents en se présentant : " *Nous sommes mariés* " ?

La scène théâtrale qui s'ensuivit dut s'achever par d'âpres négociations... car peu après son retour à Londres, en août 1916, celle qui signait désormais Suzanne Germaine des Touches était assez fortunée pour faire l'acquisition dans le quartier de Marylebone d'un petit hôtel. Il était composé de trois chambres dont Janine s'occupait personnellement des pensionnaires avec sa sœur Marie-Louise Tardy, qualifiée de " secrétaire ". Louis, qui semble avoir séjourné en Angleterre à son retour d'Afrique, entre le 1er mai daté de son débarquement à Liverpool et septembre-octobre 1917, époque de son retour rue Marsollier et de l'embauche par la revue *Euréka*, a sans doute eu connaissance des nouvelles affaires des sœurs Nebout, qu'il a pu revoir... (Ce qui expliquerait la date du départ mentionnée dans l'épisode de la rencontre à Montmartre avec Marie-Louise, dans *Féerie* : " *Londres fin 17* ", ou " *novembre 17* ", dans *Romans 4*, p.76).



Le R.M.S. Accra



Le port de Douala, 1920

Courte destinée pour Suzanne Nebout...

Lors d'un court séjour de quelques semaines en France : le 4 août 1920, à peine un an après le mariage de Louis Destouches et d'Edith Follet, elle épousa le mécanicien Jean Trichard qui acceptait de reconnaître pour fille légitime sa fille Michelle Nebout. Leur union fut rompue après quelques semaines de cohabitation : Suzanne rentra à Londres et obtint le divorce le 28 novembre 1921. Au début du printemps 1922, son état de santé se dégrada. Malade, elle fut envoyée à l'étranger, en Hollande, et dut vendre le 12 mai le petit hôtel et le mobilier. Elle poursuivit sa convalescence en Allemagne, à Aix-La-Chapelle.

La malade dicta le 18 août à un notaire d'Aix-La-Chapelle, Me Bicheroux, un nouveau testament qui révoquait celui de Londres déposé quatre ans auparavant, qu'elle fit remettre à son notaire anglais. Elle donnait la garde de sa fille et unique héritière de ses biens à sa sœur Henriette Nebout.



Ecole de médecine de Rennes, 1925

Le 17 septembre 1922, Suzanne Nebout succombait de cette maladie au Luisenhospital d'Aix-La-Chapelle ; elle n'avait pas 31 ans.

Louis Destouches, qui ignorait sans doute tout du mal qui minait depuis quelques mois son ex-épouse, après des vacances à Saint-Malo, se trouvait alors entre deux examens à l'Ecole de médecine de Rennes...

Une dernière rencontre fortuite...

" Tenez presque chaque minuit je revois ma belle-sœur... les circonstances... c'est la difficulté de la vie de sortir les choses du hasard... de démêler... Je l'avais pas revue ma belle-soeur depuis des années... et quelques jours avant qu'on parte, donc début juin, les Alliés déjà à Rouen... 44... [...] Je remontais la rue Ravignan je m'entends appeler, héler !... voilà ce que j'aime pas !... je me retourne. - Marie-Louise ! Ah ! que je fais : toi ! on s'embrasse... je l'embrasse... J'aurais voulu que vous l'entendiez ! ça venait du cœur... tout de suite au but ! comme pressée de ce qu'elle voulait me dire... elle était au courant un peu... enfin le principal. - Ah ! tu serais resté avec nous !... Elle évoquait Londres fin 17... - Tu vois Louis... tu vois !... Les reproches... et les larmes... mon nom intime : Louis. - Janine serait pas morte ! "
(*Féerie 1, Romans 4, p.76*).

Aussi extraordinaire qu'elle puisse paraître, cette rencontre à Montmartre, deux rues en contrebas de son appartement, a certainement eu lieu : outre le fait que Céline en fait état dans sa lettre du 27 octobre 1947 à Georges Geoffroy (voir plus haut), la principale protagoniste a très bien pu le croiser à cette époque. Marie-Louise, alias Henriette Nebout, après avoir réglé la succession de sa soeur en avril 1923, quitta Londres avec sa nièce Michelle, orpheline de dix ans, pour s'installer en France.



La rue des Abesses (coin Ravignan)

L'étonnant aveu du proscrit, exilé au Danemark...

Janine et Marie-Louise, alias Suzanne et Henriette Nebout, ont sans doute plus compté dans la vie et à travers l'œuvre de Céline qu'on ne s'accordait à le penser, ne voyant dans leur rencontre qu'une passade amoureuse ou un échange de bons procédés par un mariage blanc. A la réflexion, comment mésestimer cet étonnant aveu de l'écrivain proscrit, exilé au Danemark, qui se sentait persécuté et inculpé de tous les maux de la guerre : "*J'ai commis qu'un crime dans ma vie, un seul, là, vrai... comme j'ai quitté mes petites belles-sœurs, pauvres fillettes en novembre 17... "*"
(*L'Année Céline 2006, Janine et Louis, Nouveaux documents sur Londres et Suzanne Nebout, par Gaël Richard, p.105*).

KIOSQUE :

REBONDISSEMENT EN CÉLINIE...



Photos, sculpture et lettres
récupérés

Coup de théâtre dans l'univers célinien. Ecartés de tout héritage depuis 1961 et la mort de Céline, huit de ses descendants directs, deux petits-enfants et six arrière-petits-enfants, obtiennent d'exercer... le droit moral sur l'œuvre de leur aïeul. Désormais, il faudra compter avec la famille Céline, la grande oubliée de l'histoire officielle, pour toute nouvelle publication ou reproduction !

Ce changement est le résultat d'un discret bras de fer avec les deux ayants droit de Lucette Destouches, la veuve de Céline : l'avocat François Gibault, 92 ans, et Véronique Robert-Chovin, 72 ans. Selon nos informations, ces deux derniers ont signé cet été un protocole avec la famille. Ils acceptent de partager le droit moral de l'écrivain jusqu'à leur décès. Ensuite, seuls les descendants directs de Louis-Ferdinand Destouches en seront dépositaires.

(Marianne N° 1440, 17 au 23 oct. 2024, par Laurent Valdiguié, photos B. Levy).



Debout de g. à d. : Clément Turpin, Sébastien Legrand, Julien David, Antoine Legrand, Jean Grenet, Laetitia Grenet, Cerise Grenet. Assis : Françoise Turpin et Guillaume Grenet

Cet email a été envoyé à {{contact.EMAIL}}.

Vous avez reçu cet email parce que vous vous êtes inscrit à notre newsletter.

[Se désinscrire](#)

